



Catherine Portevin

Pendant que j'y pense

Toutes les occasions de penser sont bonnes pour les professeurs de philosophie, à condition qu'ils aient su garder un brin d'humour de leur confrontation parfois brutale avec le sens commun d'élèves moyennement motivés par l'exercice de leur discipline. Alors, s'ils ne se prennent pas pour les cerbères des idées pures, ils se réjouiront au contraire d'entendre leurs idoles et leurs concepts récupérés dans le langage courant. Tel Monsieur Jourdain faisant de la prose sans le savoir, nous utilisons tous les jours des références philosophiques dont nous assurons, pour le meilleur et pour le pire, la pérenne célébrité, de même que nous chantions enfants « platonique-nique-nique/niquetaire-taire-taire » en nous demandant comment diable mimer l'affaire. C'est avec un esprit bienveillant pour les ignares, joueur avec les mots et notions, utile pour la pensée, que deux professeurs de philo, **Florianne Gani** et **Frédéric Manzini** dans *Peut-on faire l'amour platonique avec une péripatéticienne?* (Ellipses, 192 p., 16 €), observent les « *taux de conformité* » entre nos usages et les doctrines. Un esprit cartésien est-il une variante du psychorigide? Un plan machiavélique aurait-il plu à Machiavel? Épicure aurait-il aimé faire ripaille avec ce joyeux épicurien de nos amis? Quel rapport entre le positivisme d'Auguste Comte et le *think positive* de la méthode Coué? Ou entre ma cousine *fashion victim* et le matérialisme de Diderot? Sommes-nous si loin de Sade en trouvant sadique le prof qui humilie le cancre devant toute la classe? Lequel aura le courage de « rester stoïque » ou sceptique à l'égard des vertus pédagogiques du châtiement. À moins qu'il ne prenne la vie... avec philosophie.

Livres

pour tous | lecteur curieux | lecteur motivé | lecteur averti

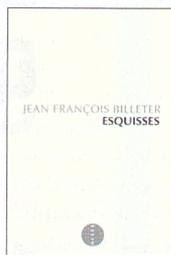
L'ESSAI DU MOIS

Le corps politique

Maître de l'ascèse et de l'intériorité taoïste, Jean-François Billeter nous livre, en une centaine de pages lumineuses, sa philosophie politique libératrice.

Par **Philippe Nassif**

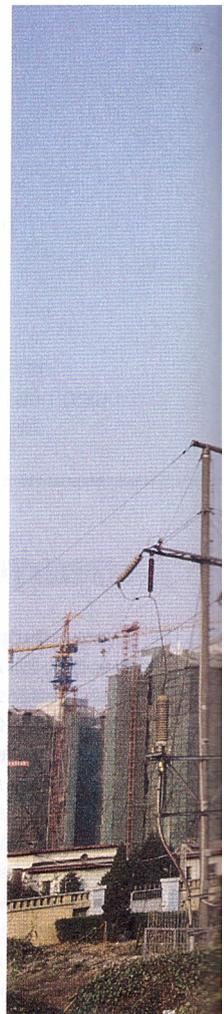
Jean-François Billeter / *Esquisses* / Allia / 128 p. / 750 €

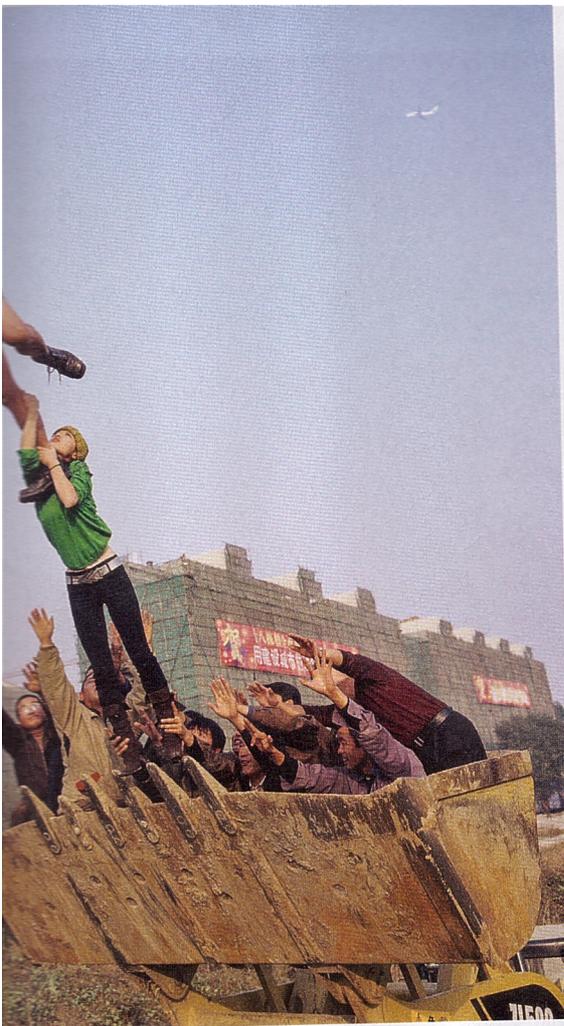


Le livre est bref: cinquante « esquisses » s'enchaînent sur une centaine de pages. Cela nous laisse le temps de le relire. C'est même conseillé, tant le propos de Jean François Billeter – rédigé dans une langue des plus claires – est à la fois ambitieux et dense. L'ancien sinologue devenu philosophe y ramasse – esquisse – en effet l'essentiel d'une pensée qui, livre après livre, alterne entre deux pôles. D'une part, une critique sociale à la tonalité libertaire (comme l'atteste la réédition chez Allia de *La Chine trois fois muette*). D'autre part, une exploration de ce que les Chinois appellent le « tao » mais que Billeter, initié jadis à la calligraphie, traduit par « *fonctionnement des choses* », « *grande méthode* » ou encore « *loi de l'activité* » (tel qu'il l'emploie dans ses superbes *Études sur Tchouang-tseu*, là aussi rééditées chez Allia).

Dans ses *Esquisses*, Billeter, pour la première fois, articule le politique et le subjectif. Il ne se contente pas de rappeler ses analyses sur la façon dont fonctionne l'activité de notre corps vivant (qui comprend en lui le phénomène de la conscience, cette « *efflorescence* » de l'activité lorsqu'elle « *devient sensible à elle-même* ») et sur la façon dont nous pouvons la perfectionner (en cultivant l'arrêt, la démobilitation de notre activité consciente afin que l'idée, la parole, l'acte justes surviennent d'eux-mêmes). Il montre de quelle façon cette compréhension renouvelée du sujet nous invite à reprendre le projet d'émancipation des Lumières là où l'ont laissé ses initiateurs – à commencer par Spinoza, souvent commenté et prolongé dans ce livre.

Face à la nécessité de formuler une alternative à un capitalisme devenu mortifère, nous avons besoin d'une « *idée positive de la liberté* », affirme-t-il. Or les gauches des



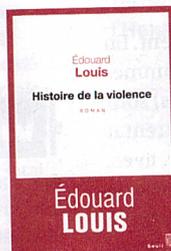


| L'ESPRIT ROMANESQUE |

De bruits et de fureur

L'auteur de *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* met en abîme les récits d'une agression brutale, dont les échos résonnent davantage que le choc initial.

Édouard Louis /
Histoire de la
violence / Cadre
rouge / Seuil /
240 p. / 18 €



Mais quelle est cette « violence » que le narrateur a subie ? Le second roman d'Édouard Louis a le mérite de brouiller la réponse à mesure qu'il nous rapproche de la vérité. Le soir de Noël, le narrateur est abordé dans une rue de Paris par un jeune homme de type maghrébin. Le narrateur est un garçon qui aime les garçons, et la séduction devient vite l'enjeu de la rencontre. Une fois chez lui, il écoute l'inconnu lui parler de sa famille, des humiliations subies, de son père immigré algérien. Et voilà qu'il ne trouve plus son téléphone portable. Il soupçonne alors le jeune homme de le lui avoir volé. Le ton monte. Le jeune homme menace le narrateur avec un revolver, tente de l'étrangler, puis le viole.

Ce qu'Édouard Louis met en scène, ce n'est pas tant « la violence », mais le récit qui prolifère autour d'elle. D'abord, nous lisons la version qu'en donne Clara, la sœur du narrateur, à son mari. Remonte alors toute la distance sociale qui sépare le narrateur de sa sœur restée dans son milieu populaire et provincial. Ensuite, le récit partiel en est donné à quelques amis, puis à l'hôpital dans une « folie de la parole » qui se libère et, pour finir, dans une déposition au commissariat, le tout dans une riche caisse de résonance où le souvenir de l'enfance du narrateur se mêle au souvenir de l'événement.

Comme dans un roman de William Faulkner où les personnages avancent à tâtons dans une action qui leur est indéchiffrable, Édouard Louis évite le point de vue surplombant, celui du détenteur de savoir. Le jeune agresseur venge-t-il une humiliation familiale ? Se pose-t-il en victime d'une société d'exclusion ? A-t-il avant tout cherché à voler un iPhone ? S'est-il transformé en amoureux survolté et violent ? Sa tentative de meurtre est-elle une sorte d'*amok*, un basculement qui vient des profondeurs de l'être et ne doit rien aux déterminismes sociaux ? Tout est possible. L'écho prend plus de valeur que la déflagration : le livre se présente comme un brouhaha construit, où le choc initial revient sans cesse brouiller les ondes de la réception. Plutôt qu'un traité de sociologie qui chercherait à nous instruire, Édouard Louis a écrit un roman qui nous égare, pour notre plus grand plaisir.

Philippe Garnier

Signalons la réédition de Pierre Bourdieu. *L'Insoumission en héritage*, sous la direction d'Édouard Louis, dans la collection Quadrige aux PUF.

deux derniers siècles se sont contentées d'une définition seulement négative de la liberté : une liberté comprise comme « absence d'entrave ». Elles ont ainsi manqué d'un but susceptible de nous inspirer la volonté de franchir le pas : de fait, dans l'état actuel du discours dominant, « nous ne savons pas ce que nous ferions de notre liberté » conquise par un affranchissement des servitudes industrielles, salariales et consuméristes.

C'est qu'il nous reste à comprendre que nous sommes libres, non pas lorsque nous n'en faisons qu'à notre tête, mais lorsque nous parvenons à donner forme à une nécessité qui s'exprime en nous. De tels mouvements nous donnent un sentiment d'accomplissement : ils sont « finis ». Ils nous guérissent ainsi de ce mauvais infini – de jouissances et de profits – que le fonctionnement du capitalisme initie : ils cultivent nos désirs essentiels et nous amènent à délaïser nos envies superficielles.

Bref, une compréhension de la liberté comme enrichissement de notre nécessité intérieure rendrait désirable ce que d'autres appellent un idéal de décroissance et que Billeter nomme plus simplement « une vie civilisée ». Ou encore : une démocratie « approfondie » susceptible de mobiliser tous les citoyens européens, puisque fondée sur la « pédagogie » d'une expansion de la puissance d'exister de chacun d'entre eux. Projet dont la première brique, signale en passant Billeter, serait l'instauration d'un revenu citoyen versé à tous et tout au long de la vie. Ces *Esquisses* sonnent comme une invitation à un grand dialogue – à la fois à venir et déjà là – sur les ressorts de notre commun désir d'élévation, par où la vie ensemble reprend véritablement sens.